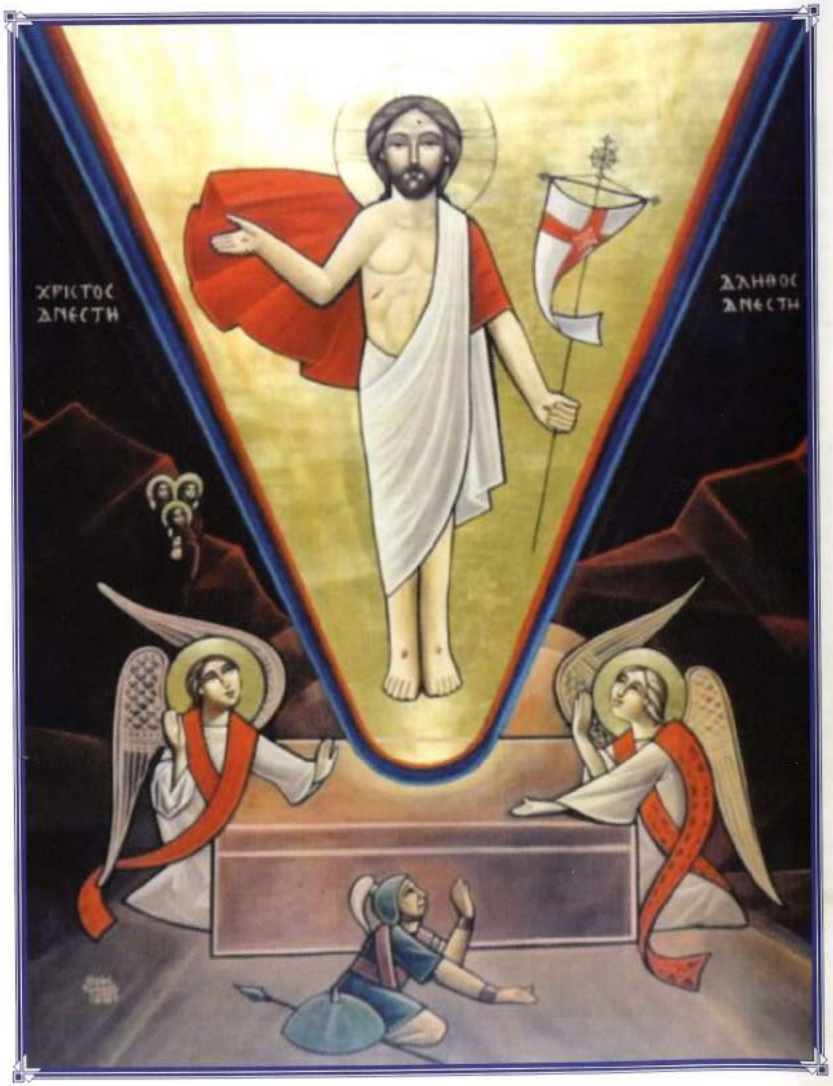
Solidarité-Orient

Sous le Haut Patronage de S.M. la reine Fabiola

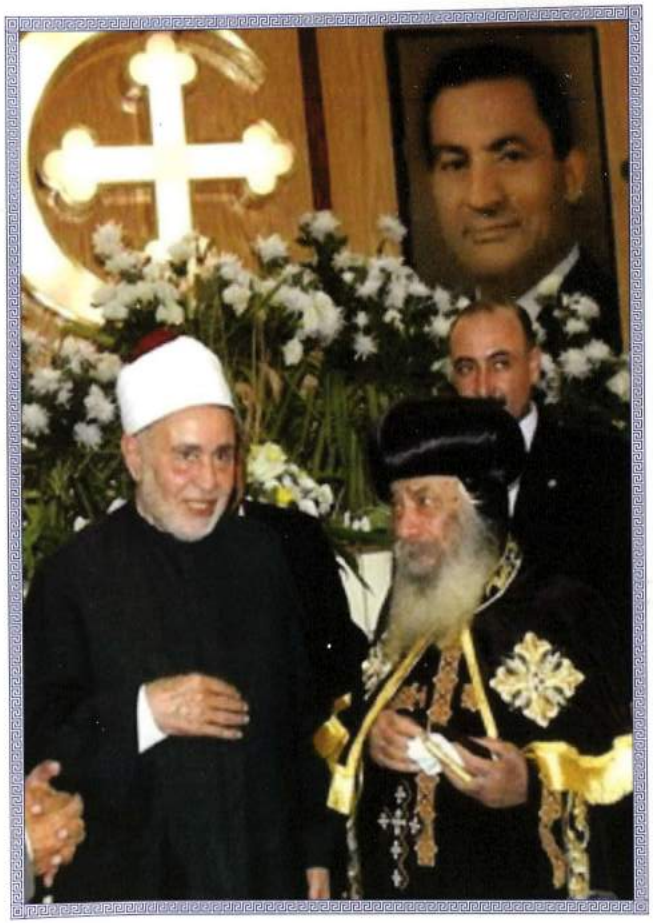


Nous continuons à aider les Sœurs Dominicaines de Bagdad.
Merci pour vos dons sur notre compte 001-5162000-27
avec la mention "Pour les chrétiens d'Irak".

solidarité-Orient

BULLETIN 253

AUX ORIGINES CHRÉTIENNES DE L'ISLAM
Islam et chrétiens d'Orient, une mémoire commune



Revue trimestrielle / janvier-février-mars 2010
Bureau de dépôt postal : 8500 Courtrai Mail
Numéro d'agréation : P. 308.666

Sous le Haut Patronage de S.M. la reine Fabiola

Solidarité-Orient

rue Marie de Bourgogne, 8
B-1050 Bruxelles - Belgique

Tél. : 02/512.15.49
(Les jours ouvrables, de 10 h à 13 h)
Fax : 02/512.18.84
email : orient.oosten@swing.be
Site web : http://www.orient-oosten.org
Fortis 001-5162000-27
IBAN : BE48 0015 1620 0027
BIC : GEBABEBB

Dans ce numéro

Éditorial p. 3

Actualité
— Massacre de chrétiens en Égypte et en Irak : une nouvelle tradition de Noël ?, par **Christian Cannuyer** p. 4

Essai
— Les études actuelles sur le Coran dans une perspective chrétienne, par **Jan M.F. Van Reeth** p. 8
— Mariya, la concubine copte de Mohammed : réalité ou mythe ?, par **Christian Cannuyer** p. 18

Lu pour vous
— Dieu des chrétiens, Dieu des musulmans. Des repères pour comprendre, (François Jourdan) p. 26
— Amoureux de l'Islam, croyant en Jésus (Paolo Dall'Oglio) p. 27
— Islam en Occident. Les enjeux de la cohabitation (Samir Khalil Samir) p. 28

Échos du Proche-Orient chrétien p. 29

Notre page de couverture : Le cheikh Mohammed Sayyed el-Tantawi, recteur de l'Université d'al-Azhar, la plus haute autorité de l'islam égyptien, en compagnie du pape Shenouda III, patriarche d'Alexandrie des coptes orthodoxes, sous le portrait du président Moubarak et le croissant de l'islam embrassant la croix, symbole de la convivialité islamo-chrétienne en Égypte.

Au dos de la couverture : Icône copte de la Résurrection peinte en 1993 par Isaac Fanous. Église copte de la Vierge, Los Angeles.Légende en grec : Khristos aneste – alèthos aneste, « Christ est ressuscité – il est vraiment ressuscité ! ».

Membre de l'Union des Editeurs de la Presse Périodique.
Les articles publiés dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

MARIYA, LA CONCUBINE COPTE DE MOHAMMED, RÉALITÉ OU MYTHE ?[8]

Un modèle de respect envers les Coptes proposé par la biographie traditionnelle du Prophète ?

La référence à Mariya, la concubine égyptienne du prophète Mohammed, en mémoire de laquelle il aurait enjoint aux musulmans de respecter les chrétiens d'Égypte, fait partie du discours convenu lorsqu'il s'agit d'illustrer sur un mode irénique la relative tolérance dont l'islam en ses débuts fit preuve envers les Coptes. Il y a là un *topos* commode auquel on a volontiers recours pour encourager la convivialité islamo-chrétienne sur les bords du Nil. Je confesse l'avoir moi-même plus d'une fois exploité. Je ne suis pas sûr d'y recourir encore à l'avenir, car à bien y réfléchir, cette instrumentalisation de l'histoire de Mariya est contestable dans sa nature même, car le modèle de « convivialité » proposé est celui d'une soumission qui passe par le respect intégral des usages musulmans, notamment la polygamie, et, au final, débouche sur la conversion. Le recours à Mariya comme « symbole de l'entente entre musulmans et chrétiens de la Vallée du Nil » ne peut donc valoir qu'à titre, au mieux, de *captatio benevolentiae* – puisque Mariya la Copte est indéracinable de la mémoire collective musulmane, – au pire de complaisance rhétorique.

Mais l'historicité même de Mariya la Copte et de son union féconde avec le fondateur de l'islam ne doit-elle pas être mise en question ? C'est là un sujet sensible, car il touche à l'authenticité du corpus des traditions biographiques mohammediennes. Comme on le sait, l'historiographie musulmane traditionnelle est, s'agissant de la biographie du Prophète et des premiers temps de l'islam, confrontée au soupçon de plus en plus affirmé de la critique occidentale. Les premières compilations écrites ne remontent pas au-delà du 9e siècle et la documentation antérieure est extrêmement chiche. Il apparaît de plus en plus clairement que les narrations sur les débuts de l'islam sont une « histoire sainte », marquée par le contexte théologique et culturel dans lequel elle a été élaborée deux siècles après la mort du Prophète fondateur. Douter de l'existence d'*Umm Ibrahim* (la « mère d'Ibrahim », nom du fils que Mariya aurait donné au Prophète) sera certes ressenti dans les milieux piétistes musulmans comme une insupportable offensive de plus de la critique occidentale contre les fondements mêmes de la vision traditionnelle de l'histoire de l'islam naissant. Ce doute participe cependant de la nécessaire lucidité qu'il convient désormais d'adopter lorsqu'on jette un regard sur la « biographie impossible »[9] du Prophète[10]. Les chrétiens n'ont-ils pas dû, depuis belle lurette, se soumettre à semblable et parfois douloureuse révision, s'agissant du « Jésus de l'histoire » ?

8. Cet article est une version abrégée de l'étude parue dans *Interprétation. Mythes, croyances et images au risque de la réalité* (Acta Orientalia Belgica, XX I, Roland Tefnin in memoriam), Bruxelles, 2008, pp. 251-264. Ce volume peut se commander en contactant christian.cannuyer@swing.be

Mariya la Copte, la belle histoire d'un grand amour de Mohammed

Résumons tout d'abord l'histoire de Mariyala Copte, telle qu'elle nous est rapportée par les principaux plus anciens témoins à l'avoir enregistrée, les historiographes musulmans Ibn Sa'd (784-845) et Tabarî (839-923).

En l'an 6 de l'hégire (628 de notre ère), le Prophète envoya une lettre au « Mouqawqis » d'Égypte, le maître d'Alexandrie, l'invitant à embrasser l'islam. Malgré le bon accueil réservé à l'émissaire, le Muqawqis ne se convertit point mais envoya comme présents à Mohammed deux vierges coptes, Mariya (Marie) et sa sœur Sîrîn filles d'un certain Sham'oun (Siméon), accompagnées d'une multitude d'autres cadeaux somptueux, parmi lesquels l'eunuque Mâbour chargé de veiller sur les deux pucelles[11], un âne nommé Ya'four et une mule appelée Douldoul, la première mule au poil blanc à avoir été vue en Arabie. Mariya était née à Hafn, dans le voisinage d'Ansinâ (Antinoé). Le Prophète tomba immédiatement sous le charme de la jeune Égyptienne, dont le teint clair et les cheveux bouclés le mettaient en émoi. Peu de temps après, le Prophète demanda aux deux sœurs d'embrasser l'islam et elles se convertirent. Alors, il prit Mariya comme servante et concubine, tandis qu'il donna sa sœur Sîrîn à son compagnon Hassan ibn al-Thâbit, un fameux poète, dont elle enfanta un fils. Mohammed logea Mariya dans une maison à l'extérieur de Médine, loin du logis de ses femmes. En mars 630, Mariya donna à son tour un enfant mâle au Prophète, qui, profondément heureux de cette naissance, appela ce fils Ibrahim, du nom de son ancêtre présumé (Abraham), et affranchit la mère. Les épouses du Prophète, surtout A'isha, conçurent une vive jalousie de cette concubine copte qui avait pu donner un garçon à Mohammed. Malheureusement, en juin 631, ce fils tant aimé mourut à l'âge de 16-18 mois et son décès causa un immense chagrin au Prophète, une douleur extrême dont le côté démonstratif étonna son entourage car l'Envoyé de Dieu avait toujours prescrit d'observer une grande retenue dans l'expression du deuil. On rapporte de Mohammed deux paroles qui sont souvent citées

9. Selon les mots de Jacqueline CHABBI, *Histoire et tradition sacrée : la biographie impossible de Mahomet*, dans *Arabica*, 43 (1996), pp. 189-205.

10. Sur toutes ces questions, voir l'ouvrage maintenant incontournable du regretté A.-L. DE PRÉMARE, *Les fondations de l'islam. Entre écriture et histoire*, Paris, Seuil, 2002, surtout le chapitre I.

11. Accusé à tort par la suite d'avoir commis le péché de chair avec Mariya, l'eunuque Mâbour encourut la colère noire du Prophète qui résolut de le faire tuer par son gendre Ali ; mais lorsque ce dernier vint pour exécuter l'ordre, Mâbour se dénuda le bas du corps et Ali, s'apercevant qu'il était complètement castré, le laissa en vie.

lorsqu'il est question des rapports entre musulmans et Coptes : « Si Ibrahim avait vécu, j'aurais exempté tous les Coptes de la *jiziyah*[12] », et « S'il avait vécu, aucun de ses oncles maternels ne serait resté en état de servitude ». Après la mort du Prophète, Mariya fut traitée avec une vive considération par les califes Abou Bakr puis Omar, jusqu'à son décès, survenu en février 637.

Une belle histoire sous le feu de la critique historique

Pour charmant qu'il soit, le récit des amours du Prophète de l'islam et de Mariya la Copte pose cependant un certain nombre de problèmes de critique historique, qui, mis ensemble, finissent par faire douter de son assise historique.

Incohérence chronologique

L'identification du Mouqawqis d'Égypte qui fit don de la jeune fille au Prophète a fait couler beaucoup d'encre. Il est maintenant certain que ce personnage n'est autre que le patriarche melkite Cyrus d'Alexandrie, placé en 631 sur le siège de saint Marc par la volonté de l'empereur byzantin Héraclius et investi de pouvoirs exceptionnels, tant politiques que militaires, qui en faisaient une sorte de vice-roi, supérieur à toutes les autres autorités locales. Cyrus n'est arrivé en Égypte qu'en 631. Or, le fils de Mariya et de Mohammed, Ibrahim, mort en juin 631, âgé d'entre 16 et 18 mois, a dû naître au début de 630, ce qui suppose que sa mère ait été offerte au Prophète au moins 9 mois plus tôt, soit pas avant le printemps 629. D'ailleurs, le Prophète est réputé avoir envoyé sa lettre au Mouqawqis en 628. Or, à cette époque, l'Égypte était sans doute encore aux mains des Perses, qui l'avaient conquise en 619 ! Il y a là une incohérence chronologique qui suggère que toute cette histoire a été forgée plus tard, à une époque où les biographes de Mohammed n'avaient plus les moyens de vérifier si le Mouqawqis, effectivement maître de l'Égypte au moment de la conquête musulmane (639-640), l'était déjà en 628. Il faut d'ailleurs faire remarquer qu'aucun contact entre Mohammed et Cyrus d'Alexandrie n'est connu des sources byzantines.

Les lettres de Mohammed aux potentats d'Orient : ingrédients d'une histoire sainte à visée universaliste ?

La tradition qui fait envoyer des lettres par Mohammed à différents princes et hauts personnages de son temps pour les inviter à embrasser l'islam est tout entière sujette à caution. Elle suppose que le Prophète ait de son vivant conçu un projet missionnaire ambitieux pour « sa » religion, ce qui, comme l'a bien montré Jan Van Reeth dans l'article précédent, est tout à fait improbable. En

12. La taxe spéciale qui frappe les chrétiens et les juifs résidant en terre d'Islam.

fait, cette tradition relève d'une historicisation rétrospective des idéaux missionnaires et universalisants, et aussi de la polémique anti-chrétienne[13] des époques omeyyade et abbasside. Autrement dit, il est difficile de créditer cette tradition d'une quelconque authenticité historique. L'envoi par Mohammed d'ambassades et de lettres aux souverains de son temps à des fins de prosélytisme ressortit à la fiction historique[14]. Par conséquent, les épisodes qui, dans la tradition biographique du Prophète, tournent autour de ces missives, sont à considérer avec suspicion. Il en va ainsi de l'histoire de Mariya la Copte.

Prétendu original de la lettre de Mohammed au Mouqawqis d'Égypte exposé au Musée de Topkapi, à Istanbul.

13. Ainsi, les relations dépeintes entre le Prophète et le Négus d'Éthiopie sont-elles tout à fait invraisemblables et ont-elles surtout pour dessein de montrer l'inanité des dogmes christologiques des chrétiens.

14. Faut-il préciser que le prétendu original de la missive de Mohammed au Mouqawqis « découvert » dans un monastère de Haute Égypte (Akhmim) en 1850 a vite été reconnu comme un faux grossier ? Au musée de Topkapi à Istanbul, une vitrine présente le prétendu original de la lettre du Prophète au Mouqawqis, que ce dernier, sans s'être pourtant converti, aurait pieusement conservée dans un coffret d'ivoire.

Le patriarche Cyrus aurait-t-il pu offrir une vierge copte au Prophète ?

La démarche du Mouqawqis est-elle par ailleurs seulement de l'ordre du possible ? Gouverneur chrétien d'Égypte, Cyrus aurait-il pu commettre cet acte profondément immoral et « stratégiquement » inutile de livrer en pâture deux jeunes coreligionnaires, fussent-elles « hérétiques », à la concupiscence d'un obscur principicule d'Arabie, prophète d'une religion suspecte et apparemment sans avenir ? Cela paraît invraisemblable. La littérature hagiographique copte, qui ne se prive pas de noircir le hiérarque chalcédonien chargé par Héraclius de réduire l'hérésie « monophysite », l'accuse de toutes les turpitudes imaginables[15]. Dans l'homélie *Sur les Noces de Cana* attribuée à son rival, le pape « monophysite » Benjamin, Cyrus est appelé « le criminel » et « l'homme sans loi », tandis que la *Vie de Samuel de Kalamoun* le traite de « fils de Satan » et d'« Antéchrist ». Mais la tradition copte n'évoque nulle part qu'il aurait sacrifié deux jeunes filles coptes aux appétits de Mohammed. L'absence totale de Mariya dans la littérature copte polémiste des 7e-8e s. ne peut qu'interpeller et laisse entendre que cette histoire d'une jeune chrétienne égyptienne envoyée comme tribut au prophète de Médine n'est apparue que par après. Le lien entre la jeune fille et la ville d'Antinoé n'est lui aussi attesté que tardivement, dans les seules sources musulmanes, plus précisément dans la *Géographie* de Yaqout (mort en 1229), et c'est tout aussi tardivement que l'on a commencé à vénérer sur le site de Hafn une mosquée construite à l'emplacement présumé de la maison natale de Mariya par un des compagnons du Prophète, Abada ibn al-Nâmit[16].

Un récit tardif et symbolique, ignoré du Coran et aux relents populaires ?

Mariya n'apparaît évidemment nulle part dans le Coran et aucun passage de celui-ci ne peut lui être indubitablement rapporté[17]. Les plus anciens témoins de son histoire ne remontent pas au-delà du 9e siècle. Par ailleurs, le récit n'est pas exempt de saveurs légendaires : ainsi la mention, aux côtés de Mariya et de sa sœur, de l'âne Ya'four et de la mule blanche Douldoul dans le tribut envoyé par le Mouqawqis fleure bon le conte populaire, tout autant que l'anecdote scabreuse relative à l'eunuque Mâbour injustement accusé de fornication.

15. Le Synaxaire copte insiste sur les souffrances endurées pendant dix ans par son adversaire le patriarche non chalcédonien Benjamin, obligé de se cacher dans le désert. L'*Histoire des Patriarches* affirme même que le Mouqawqis alla jusqu'à torturer atrocement Ménas, le frère de Benjamin, pour qu'il renie sa foi, et le fit périr en le jetant à la mer enfermé dans un sac rempli de sable. Jusqu'à nos jours, le souvenir de Cyrus est resté exécrable dans la conscience copte.

16. L'endroit, connu sous le nom de Shaykh Abada, d'après le fondateur de la mosquée, soldat dans l'armée ayant conquis l'Égypte, est toujours un lieu de pèlerinage musulman, récemment restauré par le gouvernorat de Minya. On y voit aussi un puits, où, selon la tradition, Mariya aurait puisé dans sa jeunesse et dont l'eau est censée rendre fécondes les femmes stériles.

17. Sont sans fondement vérifiable les traditions exégétiques qui l'impliquent dans la sourate 66, où est évoquée une dispute entre les différentes femmes du Prophète.

En fait, les traditions relatives aux enfants de Mohammed, qui ont tendance à multiplier ceux-ci, sont fort peu crédibles et ont pour dessein de donner au Prophète une stature patriarcale comparable à celle d'Abraham. Une manière de relation symbolique paraît en effet relier le couple Mohammed – Mariya la Copte, parents d'Ibrahim, au couple formé par Abraham et sa concubine Agar l'Égyptienne, parents d'Ismaël, ancêtre des Arabes et de Mohammed lui-même (*Genèse* 16, 1-14). Mohammed se trouve ainsi fils et père d'Abraham (Ibrahim), dans les deux cas par le truchement d'une Égyptienne.

Un argument onomastique : Sîrîn peut-elle être copte ?

Un argument de critique interne de nature à discréditer sévèrement la belle légende vient de l'onomastique copte. On serait bien en peine de trouver dans l'Égypte antéislamique une seule jeune fille portant le nom de Sîrîn (ou Shîrîn), dont les traditions biographiques du Prophète avancent qu'il était celui de la sœur de Mariya. Ce nom est d'origine persane[18] et parfaitement inconnu de l'onomastique copte. Il est impossible qu'une jeune chrétienne d'Égypte l'ait porté dans le premier tiers du 7e siècle. Invoquer le fait que l'Égypte a brièvement été sous domination perse sassanide de 616 à 629/630 ne peut constituer un contre-argument bien solide.

Mariya la Copte et sa sœur Sîrîn, avatars des épouses chrétiennes de Chosroès II ?

Cet argument onomastique me paraît rédhibitoire lorsqu'on s'avise que Mariya et S(h)îrîn sont aussi les noms des deux femmes chrétiennes, Maria « la Romaine » et Shîrîn « l'Araméenne », du roi perse sassanide Khousraw II Parvīz (Chosroès) (règne de 590 à 628), celui-là même qui conquit l'Égypte en 619 et l'enleva pour dix ans aux Byzantins. On ne sait que peu de choses de Maria « la Romaine » ; sans doute s'agissait-il d'une captive d'origine grecque (byzantine), que Khousraw avait intégrée dans son harem. Quant à Shîrîn « l'Araméenne », nestorienne d'origine, elle est beaucoup mieux connue. Khousraw semble l'avoir épousée en 592 et elle lui donna rapidement des enfants, ce qui lui valut d'être élevée au rang de reine. Shîrîn usa de son influence pour protéger les chrétiens et intervint parfois intempestivement dans la vie interne de l'Église nestorienne. Vers la fin du règne de son époux, elle passa à l'Église syrienne occidentale jacobite (« monophysite »). Lorsqu'en 628, l'empereur Héraclius envahit la Mésopotamie, causant la chute de Khousraw, Shîrîn paraît avoir voulu promouvoir au trône l'un des fils qu'elle avait eu du roi, Mardânshâh. Ces manigances peuvent avoir contribué à durcir la révolte du fils aîné de Khousraw, Shêrôê, né d'une autre épouse. Shêrôê renversa son père, fut couronné le 24 février 628 sous le nom de

18. Il s'agit en fait du pehlvi *Shīrēn*, « la Douce ».

Kavâd II et assassina Khousraw quatre jours plus tard, après avoir éliminé aussi dix-huit ou dix-neuf de ses frères, dont, bien sûr, Mardânshâh. On ne sait trop ce qu'il advint de Shîrîn ; peut-être fut-elle à son tour sommairement exécutée peu après, mais la tradition postérieure assure que Kavâd II Shêrôé en tomba amoureux et voulut la prendre dans son harem. D'après Firdawsi, elle aurait alors choisi de se suicider sur la tombe de Khousraw ; mais on est déjà là de plain-pied dans la fiction romanesque. Très tôt en effet après la disparition de l'empire sassanide, la légende s'empara du souvenir des femmes chrétiennes de Khousraw, de Shîrîn surtout, mais aussi, par voie de conséquence, de Maria. Ainsi, le patriarche melkite d'Alexandrie et chroniqueur Eutychius († 940), l'un des premiers auteurs arabes chrétiens, est le plus ancien témoin d'une tradition qui reconnut en celle-ci une fille de l'empereur byzantin Maurice, envoyée en présent par ce dernier à Khousraw, avec abondance d'autres trésors, après qu'en 591 le jeune Shah, chassé de son trône par l'usurpateur Bahrâm, eut trouvé refuge sur les terres du Basileus et que ce dernier eut décidé de le soutenir. Selon Eutychius, Khousraw avait reçu le baptême à la suite de cette union avec Maria, ce qui était évidemment le dessein poursuivi par Maurice. C'est pour Maria qu'en mai 614, toujours selon le même auteur, Khousraw, après s'être emparé de Jérusalem, ramena à Séleucie-Ctésiphon la sainte Croix que l'impératrice Hélène avait autrefois retrouvée[19]. Maria fit assaut de vénération envers la précieuse relique et accueillit aussi avec maints égards le patriarche de Jérusalem Zacharie. L'origine impériale de Maria est un enjolivement certes invraisemblable, qu'on retrouve aussi chez un contemporain d'Eutychius, Tabarî, le traditionniste musulman que nous avons déjà mentionné, et, beaucoup plus tard, dans le fameux *Livre des Rois* (le *Shânâmê*) rédigé de 980 à 1010 par Firdawsi, qui va jusqu'à faire de Mariam, fille du « Kaysar », la mère du fils aîné et héritier de Khousraw, Shêrôê, né la sixième année du règne de son père. Au vrai, c'est tout un cycle de légendes célèbres et appréciées qui prit naissance à partir de la première moitié du 8e siècle et se développa considérablement à partir du 12e dans des romans versifiés en langues perse, kurde, et arabe, autour des figures de Maria et de Shîrîn , de leurs amours avec Khousraw, de leur rivalité meurtrière aussi, qui leur donne un profil de Brunehaut et Frédégonde orientales.

On conviendra que leur histoire comporte des éléments qui ne sont pas sans faire penser à celle de Mariya la Copte. L'hypothèse selon laquelle l'histoire de Mariya la Copte et de sa sœur Sîrîn est une sorte de calque tiré du roman

19. D'autres sources, notamment le moine Strategos de St-Sabas (7e s.), ne nomment pas la reine pour laquelle Chosroès aurait ramené en Perse la Sainte Croix, mais spécifient qu'elle était chrétienne nestorienne : il s'agissait donc en fait de Shîrîn, et Eutychius a confondu Maria avec celle-ci.

des concubines chrétiennes de Khousraw II et introduit au 9e siècle dans la biographie traditionnelle du Prophète a déjà été formulée par l'islamologue finnois Kaj Öhrnberg[20] mais elle n'a pas, jusqu'à présent, suffisamment retenu l'attention. Elle a pourtant de fortes chances de correspondre à la vérité. Il est possible que Mohammed ait vraiment eu un fils nommé Ibrahim, né d'une concubine non arabe. C'est peut-être à partir du nom de ce fils, qui renvoyait à Abraham, qu'on aura construit, avec l'intention de créer une belle analogie porteuse de sens, la légende d'une mère égyptienne, comme l'avait été Agar, la mère d'Ismaël. Cette Égyptienne ne pouvait qu'être chrétienne, copte, ainsi que l'étaient quasi tous les Égyptiens à la veille de la conquête arabe. La légende de Khousraw fournit à propos le modèle d'un roi non chrétien ayant reçu dans son harem une jeune fille chrétienne sacrifiée par son souverain aux intérêts d'une alliance politico-religieuse. Et puisque, dans la légende perse, Maria la Romaine était indissociable de Shîrîn l'Araméenne, Mariya la Copte fut gratifiée d'une sœur nommée Sîrîn, laquelle, heureusement pour nous, trahit par son nom même l'origine de toute cette histoire.

Épilogue : de Mariya la Copte au bain-Marie

Que Mariya la Copte ait été d'entrée de jeu une figure légendaire se vérifie, me semble-t-il, par la facilité avec laquelle la tradition hermétique musulmane en a fait une grande et mystérieuse alchimiste, confondue volontiers avec Marie la Juive – rendue célèbre par Zosime de Panopolis (3e-4e s.) et par ailleurs identifiée à Marie, sœur de Moïse, ainsi que par elle à la mère de Jésus, conformément à la tradition musulmane — ou avec Marie-Madeleine, voire encore avec la reine de Saba ou Cléopâtre ! Une tradition rapportée par al-Gildakī (mort en 1342) la fait même vivre au 9e siècle : en 832, elle aurait accueilli le calife al-Ma'moun dans son village au fin fond de l'Égypte et aurait transmuté pour lui du sable en or. Bref, à grand renfort d'anachronismes et d'amalgames d'identités, Mariya la Copte est devenue dans la tradition ésotérique musulmane une figure féminine de référence en matière d'alchimie. Par là, elle a trouvé une place de choix dans le rayon des légendes, dont elle n'aurait sans doute jamais dû sortir. C'est à cette Mariya maîtresse du Grand Œuvre que l'alchimie musulmane attribue l'invention du *hammam Mariya*, c'est-à-dire du « bain-Marie », mieux connu aujourd'hui de nos cordons bleus que des émules du comte de Saint-Germain !

Christian Cannuyer

20. K. Öhrnberg, *Mariya al-Qibtiyya unveiled*, dans *Studia Orientalia, Finnish Oriental Society*, XL/14 (1984), pp. 297-303; l'auteur m'a confié que cet article lui a valu l'inimitié tenace de collègues musulmans.

Essai

LES ÉTUDES ACTUELLES SUR LE CORAN DANS UNE PERSPECTIVE CHRÉTIENNE

La tradition musulmane nous présente le Coran comme un texte « tombé du ciel », comme si Dieu lui-même en serait l'auteur. Toutefois, des études récentes nous apprennent de plus en plus que le Coran et l'Islam n'ont pas pris forme dans un vide, mais plutôt dans le contexte de la riche culture séculaire du Moyen-Orient et de l'Arabie du Nord. Au début du moyen âge, cette culture était avant tout une culture chrétienne : celle de la Syrie et des Chrétiens syriaques, avec une influence secondaire mais importante des traditions copte et éthiopienne, les Éthiopiens s'étant établis au sud de la péninsule arabe depuis plusieurs siècles.

Le christianisme arabe avant l'Islam

On sait que le christianisme a pénétré très tôt les terres arabes. Le savant auteur chrétien que fut Origène a mené à la fin du 2e ou au début du 3e siècle des discussions avec des chrétiens arabes. On connaît aussi l'existence d'un fameux diocèse des « habitants des tentes », qui ne sont autres que les bédouins arabes. Au cours des premiers siècles de l'Islam, suite à la politique califale d'épuration de l'Arabie, le christianisme y a totalement disparu. On a rasé les églises. Un bel exemple d'une ville arabe typique de l'Antiquité tardive, avec une forte présence chrétienne, est Umm al-Jamal, aujourd'hui un immense champ de ruines au nord de la Jordanie : on y distingue encore la cathédrale au cœur de la ville et quatre églises (pour la plupart appartenant à des ensembles monastiques), dont certaines ont été assez bien conservées. Le style rappelle la Syrie ; quelques édifices portent des inscriptions grecques, ce qui laisse supposer une présence melkite. À Pétra, l'antique capitale du royaume nabatéen, une ancienne tombe royale a été transformée en cathédrale au cours du 5e siècle et depuis les années 1990 trois autres églises ont été retrouvées. Notons que ce christianisme des Arabes n'était souvent pas orthodoxe, au contraire : il y avait même en Arabie des adeptes du manichéisme (sorte d'amalgame d'anciennes traditions iraniennes, marquées par le dualisme et l'anticosmisme, avec le christianisme) ; on y rencontrait aussi un nombre élevé de juifs, avec qui le Prophète Mohammed a d'ailleurs entretenu des contacts intenses.

Le christianisme qu'a connu Mohammed se trouvant un peu à l'écart du monde gréco-romain, nombreux ont été les groupuscules dissidents qui y avaient trouvé refuge ; ce qu'on croyait savoir des textes de la Révélation biblique et évangélique y était mêlé avec un grand nombre d'histoires apocryphes, avec des traditions populaires et toutes sortes de légendes.

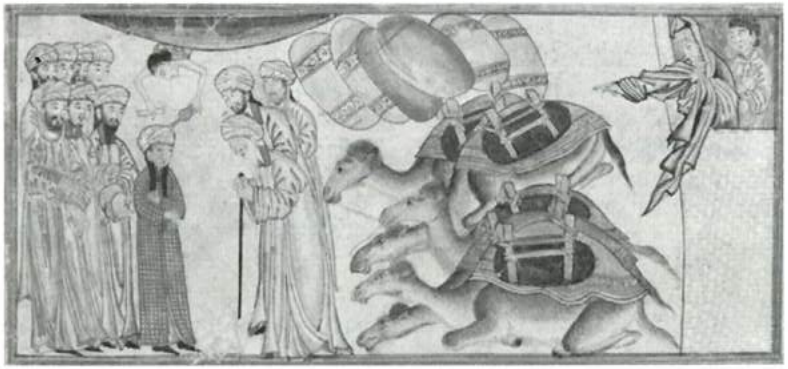
Des récits apocryphes chrétiens dans le Coran

La relation de la naissance de Jésus dans le Coran en offre un bel exemple. Jésus n'y est pas né dans une étable aux environs de Bethléem, comme dans l'Évangile selon S. Luc, mais « sur une colline bien stable et dotée d'une source » (Sourate 23: 50/52). Marie « se retira avec lui en un lieu éloigné. Puis les douleurs de l'enfantement la conduisirent au tronc du palmier, et elle dit: "Malheur à moi! Que je fusse morte avant cet instant ! Et que je fusse totalement oubliée!" Alors, il l'appela d'au-dessous d'elle, disant: "Ne t'afflige pas. Ton Seigneur a placé à tes pieds une source. Secoue vers toi le tronc du palmier : il fera tomber sur toi des dattes fraîches et mûres. Mange donc et bois et que ton œil se réjouisse! » (Sourate 19: 22-26).
On a démontré depuis longtemps que tout cet épisode est calqué sur l'*Évangile de l'Enfance* apocryphe attribué à Matthieu, qui est en réalité une adaptation tardive datant du 6e siècle du *Protévangile* (également apocryphe) *de Jacques*, où nous lisons (chap. 20) : « Quand Marie fut assise, elle regarda vers la cime du palmier et la vit chargée de fruits. (…) Alors le petit enfant Jésus (…) dit au palmier : "Penche-toi, arbre, et nourris ma mère de tes fruits !" (…) Le palmier se redressa et d'entre ses racines se mirent à jaillir des sources d'eaux très limpides ». On relève facilement les éléments que le texte coranique a clairement empruntés à cet Évangile apocryphe : le dattier, les fruits dont se nourrit Marie et la source qui jaillit au pied de l'arbre. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres : outre les livres canoniques de la Bible, le Coran a emprunté un grand nombre de traditions tardives au riche trésor des contes chrétiens anciens, syriaques, à une multitude de textes exégétiques et de légendes pieuses, parfois d'origine juive ou judéo-chrétienne également.

L'influence prépondérante des traditions syriaques

Tout cela nous indique l'arrière-fond où nous devons chercher les sources du Coran : il doit s'agir du monde chrétien, syriaque, du christianisme oriental. Une série d'indications confirment ces origines. Dans le temps du prophète Mohammed, mais aussi au cours des siècles suivants, pendant tout le Moyen Âge, on ne disposait pas encore d'une traduction complète de la Bible. Ce ne seront que les missionnaires occidentaux qui, au cours du 16e siècle, fourniront une telle traduction de la Bible aux Arabes, dans le cadre de leurs efforts pour établir des églises unifiées. Il y avait bien des traductions partielles, comme celle produite par le grand savant que fut le rabbin Saadia Gaon au

début du 10e siècle, mais elles servaient plutôt à des fins savantes, théologiques, et n'étaient pas destinées à un large public. Les chrétiens arabes entendaient les lectures bibliques pendant les offices en syriaque, la forme chrétienne de l'araméen (lequel, on le sait, avait été sous sa forme palestinienne la langue vulgaire des juifs à l'époque de Jésus) qui s'est propagée à partir du royaume d'Édesse (aujourd'hui Urfa, en Turquie méridionale) sur tout le territoire araméen et est ainsi devenue la langue chrétienne littéraire à partir de la fin du 2e siècle. Ainsi, nous pouvons être certains que le Prophète Mohammed et son entourage ont pu lire la Bible en traduction syriaque. Cette supposition est confirmée par le fait que tous les noms de l'Ancien Testament apparaissent dans le Coran sous leur forme syriaque et non pas hébraïque ou grecque, et sont donc empruntés à la traduction syriaque de la Bible. Ainsi nous y voyons apparaître Moïse (*Môusès* en grec et *Môshe* en hébreu), sous le nom de *Mousâ* comme en syriaque, 'Abraham' est dit *Ibrahîm*, 'Jésus' devient '*Îsâ*, et ainsi de suite.



Le jeune Mohammed reconnu comme futur prophète par le moine syriaque Bahira. Miniature persane du 14e siècle. Edinburgh University Library.

Quand le Coran cite des péricopes évangéliques – et parfois s'y trouvent des citations littérales – il le fait à partir d'une version toute particulière. Il y a quelques années, j'ai en effet essayé de démontrer que ces citations proviennent du *Diatessaron* syriaque, l'harmonie des Évangiles que Tatien a rédigée au 2e siècle . À cette fin, il a pris l'Évangile selon S. Jean comme texte de base, tout en y ajoutant chaque fois tout ce qui ne se trouve pas chez S. Jean

1. J.M.F. Van Reeth, *L'Évangile du Prophète*, dans dans D. De Smet, G. de Callataÿ & J.M.F. Van Reeth (edd.), *Al-Kitāb. La sacralité du texte dans le monde de l'Islam. Actes du Symposium International tenu à Leuven et Louvain-la-Neuve du 29 mai au 1 juin 2002* (Acta Orientalia Belgica, Subsidia III) Louvain-Bruxelles - Louvain-la-Neuve 2004, pp. 155-174. Ndlr : On peut encore acquérir ce volume remarquablement intéressant en s'adressant directement à son éditeur en chef, le Prof. Daniel De Smet : daniel-desmet@belgacom.net

mais bien chez un autre évangéliste. Ce texte synthétique est resté en Syrie pendant des centaines d'années le texte évangélique par excellence, qui a été en usage jusqu'au 12e siècle pour les lectures pendant les offices.

Le Coran : recueil liturgique d'une communauté chrétienne marginale ?

Qui plus est : on a montré que le nom *Coran* n'est en réalité pas un mot arabe, mais bien un terme syriaque – *qeryânâ*. Les chrétiens syriaques entendaient sous ce vocable *qeryânâ* la récitation liturgique de péricopes scripturaires accompagnée de textes méditatifs, que la communauté croyante trouvait depuis des siècles dans des *lectionnaires*, selon l'ordre des fêtes liturgiques. Autrement dit : « Coran » signifie tout simplement ce que la liturgie chrétienne appelle un *graduel*, c.-à-d. les chants qui accompagnent la *Lectio divina* pendant les offices. Les chrétiens syriaques indiquent ainsi les lectures pendant la liturgie, qui chez nous se trouvent dans des « lectionnaires » (*lectionaria*), qu'emploie le prêtre pendant les célébrations eucharistiques. Les péricopes bibliques y sont disposées dans l'ordre des dimanches et des fêtes au cours de l'année liturgique, avec les psaumes et les chants appropriés pour être chantés entre les lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament, et que l'on trouve traditionnellement rassemblés dans l'Église latine dans ce qu'on appelle le livre du *Graduale*. Ainsi, le mot « Coran » ne désigne à l'origine rien d'autre qu'un livre de messe et de chants, avec les hymnes qui accompagnent les péricopes du Service de la Parole. Pour la même raison, le Coran n'était à ses débuts nullement un livre à part entière : il s'agissait d'une collection assez confuse de textes courts, destinée à être récitée dans la communauté religieuse de Mohammed, pendant les offices.

Souvent le Coran déclare qu'il est rédigé en un « langage arabe clair ». Doit-on conclure d'une telle affirmation que les textes qu'il accompagnait n'étaient pas écrits en un tel arabe clair ? On peut en déduire qu'ils étaient lus par la communauté croyante autour du Prophète en une langue liturgique chrétienne, c.-à-d. sans doute le syriaque. Le syriaque jouait alors pour la communauté arabe de Muhammad le rôle du latin dans la période préconciliaire de l'Église romaine. Le Coran contenait la traduction du texte biblique ainsi que son explication et les prières qui s'y rapportent, dans la langue vulgaire. Ce n'est que plus tard qu'on a commencé à rassembler toutes ces prières disparates, hymnes, réflexions et commentaires autour des lectures scripturaires, en un livre séparé. Puis, plus tard encore, ce livre est devenu en tant que tel un livre sacré.

Un recueil formé progressivement, une œuvre collective

L'histoire traditionnelle des origines du Coran que racontent les musulmans semble confirmer cet état des choses. Elle nous est transmise – bien qu'avec des variantes parfois assez contradictoires – par une série de sources narratives et hagiographiques, dont la *Vie du Prophète* telle qu'elle a été remaniée

par Ibn Hichâm (m. en Égypte vers 830 ap. J.-C..), texte qui est tenu en haute estime par les musulmans.
Selon cette légende, le Prophète Muhammad aurait reçu pendant de longues années des révélations de la part de l'ange Gabriel, lui apprenant petit à petit le Coran, en morceaux, comme les pièces d'un puzzle, dans ce qu'on appelle « l'ordre de la révélation », adapté à sa maturation spirituelle grandissante, et ce pendant toute son activité de prophète jusqu'à sa mort. Aidé par l'Archange, il lui incombait d'assembler toutes ces parties, qui devaient ainsi être complètement réorganisées. À cette fin, le Prophète recevait chaque année la visite de Gabriel, pour vérifier avec lui l'état de son travail rédactionnel. La dernière année, il y eut même deux de ces entrevues, la seconde juste avant sa mort, pour procéder à une révision finale et pour mettre au bon endroit les dernières parties révélées. Le résultat en a été que le Coran, que le Prophète Muhammad aurait connu par cœur à la fin de sa vie et qu'il avait enseigné à son entourage, correspond mot pour mot avec le texte de la « Mère du Livre », son modèle archétypal et préexistant, écrit depuis toujours sur la « Table bien gardée », conservée auprès du Trône de la Divinité.
Les spécialistes modernes ont montré que derrière cette légende pieuse, qui conditionne toutefois la perception que les musulmans ont de leur Écriture, se cache la réalité complexe de la rédaction du Coran. Ainsi nous savons maintenant avec certitude que cette rédaction n'a pas été l'œuvre du seul Prophète, mais aussi de ses secrétaires, dont nous connaissons parfois les noms, qui témoignent de leur origine chrétienne ! Ce processus de rédaction a été continué après la mort du Prophète par quelques générations de scribes, qui ont rassemblé un grand nombre de révélations confuses ; puis, ils les ont collationnées, refondues et ordonnées en un seul livre. Chose faite, ils ont pour ainsi dire consacré leur travail rédactionnel, en l'attribuant aux anges et à la relation privilégiée qui aurait existé entre Gabriel et le Prophète. Ensuite, la tradition musulmane s'est efforcée de faire disparaître toute indication qui pourrait contredire cette présentation des événements. Ce faisant, on a oblitéré jusqu'à la forme et la fonction originales ainsi que le propos du texte coranique. Néanmoins, la tradition musulmane ayant été développée à partir d'éléments historiquement authentiques, elle conserve pour le philologue moderne encore assez de traces pour lui permettre de plus ou moins reconstituer les phases successives réelles de la rédaction coranique.

Le Coran et la « Mère du Livre »

Il y a quelques années, un savant tunisien, Mondher Sfar, a édité un livre remarquable sous le titre éloquent: *Le Coran est-il authentique?* [2] Le livre mérite la lecture ; il est écrit d'une façon extrêmement claire et abordable pour

2. M. Sfar, *Le Coran est-il authentique?*, Paris, 2000.

le non-spécialiste. Il donne du même coup une excellente introduction aux recherches actuelles du Coran. Selon Sfar, déjà la distinction même qu'établit le Coran entre le texte révélé et la « Mère du Livre » prouve que ces deux ne peuvent être identiques ; sinon, pourquoi ne pas avoir révélé tout simplement ce texte-mère original ? Tout indique au contraire que le Coran *se réfère* au texte-mère, qui est son prototype et dont il rend principalement le *sens*.
Il faut ainsi situer et comprendre la rédaction du Coran dans le contexte culturel du Moyen-Orient ancien. Les textes y provenaient toujours d'une instance (par exemple le roi) qui ne les mettait pas personnellement par écrit, mais relayait cette tâche rédactionnelle à un scribe. Ces scribes avaient pour mission d'interpréter les pensées des promoteurs du texte, de les (re)formuler et rédiger. Le scribe devait rendre le sens aussi fidèlement que possible, mais ce par des expressions et des phrases qu'il jugeait appropriées. Il en va de même pour les textes religieux. En ce cas, le scribe est considéré comme *inspiré* et de ce fait le contenu du texte qu'il met par écrit devient lui aussi inspiré et authentique. La manière dont les dispositions divines sont exprimées relève donc de l'intelligence humaine, mais les idées qui sont développées restent incontestablement divines : elles sont « la parole de Dieu » et donc vraies, puisque cette parole de Dieu a été fixée une fois pour toutes et est contenue dans la « Mère du Livre ».
Quoi qu'il en soit, tous ces éléments nous mènent à la conclusion que le Coran a dû être à l'origine autre chose que ce qu'il est devenu par la suite: au début il n'était pas le texte de la révélation en soi, mais un ensemble de textes destinés à accompagner et à élucider la révélation. De plus en plus, on a l'impression que Mohammed a été membre d'une communauté (judéo-)chrétienne existante, dont il a été le chef ou le 'prophète' et qu'il a transformée en un mouvement nouveau. Dans cette communauté, il devait y avoir des services religieux qui ressemblaient à une forme de liturgie chrétienne et durant lesquels on lisait la Bible et les Évangiles en syriaque.

Le Coran, la fin du monde et la guerre sainte

Tout indique que cette communauté croyante vivait dans l'attente très vive de la fin du monde, considérée comme imminente. Ainsi Mohammed s'identifiait-il avec le Paraclet, annoncé dans l'Évangile selon S. Jean (14 : 15-16) comme suit: « Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements. Et je prierai le Père et il vous donnera un autre Paraclet ». De cette identification avec le Paraclet résulte qu'il a dû croire que sa communauté ne devrait pas lui survivre longtemps. Ainsi, il ne se considérait probablement pas comme le fondateur d'un nouveau mouvement religieux, d'une nouvelle religion mondiale et d'un nouvel empire, au contraire, et ici réside d'ailleurs le sens originel et véritable de l'expression « le sceau de la prophétie » : Mohammed croyait qu'avec lui il serait mis un terme à l'histoire du salut ; après lui ne viendrait plus aucun prophète, étant donné que c'était à lui qu'incombait la

tâche d'accompagner les fidèles jusqu'au Jugement dernier. Pour la même raison, Mohammed n'a rien prévu pour la période après sa mort et il n'avait pris aucune disposition quant à sa succession.
Liée à cette attente de la fin du monde est l'idée de la guerre sainte. Le but de cette guerre sainte a été à ses débuts moins la volonté de conquérir un empire mondial, mais plutôt la conviction – qu'on retrouve dans un grand nombre d'apocalypses juives, chrétiennes et musulmanes – que vers la fin des temps, juste avant le jugement dernier et la consommation du monde, la communauté religieuse devra subir une ultime épreuve sous forme d'une lutte finale contre les forces du mal. Alors Dieu fera que ses fidèles tourmentés seront définitivement sauvés. Il s'agit donc d'une ultime tentation, d'une épuration, pour voir si les membres de la communauté croyante sont prêts à donner leur vie pour leur foi et mourir en tant que martyr, avant d'accéder au jugement dernier. S'y liait une lutte morale avec soi-même, afin de s'édifier moralement et d'affirmer sa foi. Pour cette raison, la guerre sainte (*jihâd*) ne peut être menée depuis lors que contre des infidèles impies et jamais entre des musulmans, même pas contre des dissidents ou hérétiques. De même, le Prophète était convaincu qu'après lui il n'y aurait rien que le Paradis et qu'il vivrait jusqu'à la consommation des temps.
Pour la communauté millénariste chrétienne dissidente qu'il dirigeait, présentant un grand nombre de traits docétistes[3] et ayant un arrière-plan judéo-chrétien voire manichéen, il a écrit des textes oraculaires, annonçant la fin du monde et le jour du jugement, ainsi que des prières de bréviaire inspirées des psaumes – textes parénétiques[4] méditant les Saintes Écritures et la Loi. Nombreux sont ainsi les chapitres du Coran (appelés '*Sourates*') qui ressemblent à un conglomérat de textes oraculaires. Au temps du Prophète, il n'y avait pas un seul livre, pas un seul Coran, mais des dizaines de « leçons » ou de « corans », qui ne seront incorporés en un seul livre qu'après sa mort par les rédacteurs du Coran. En témoigne d'ailleurs l'étonnement du premier calife, Abou Bakr, qui, quand on lui proposa de « collecter » le Coran, s'écria : « Pourquoi ferais-je ce que le Prophète n'a jamais fait ? »

L'arrière-fond syriaque du Coran

Il y a quelques années, Christophe Luxenberg (le nom est un pseudonyme) a publié un livre controversé, retentissant jusque dans la presse populaire, suscitant de vives réactions, aussi bien de la part de spécialistes occidentaux que musulmans, plusieurs théories prétendument acquises ayant été mises en doute par lui . On ne peut que déplorer que le livre ait été accaparé par des

3. Ndlr: le docétisme est une forme de christianisme qui considère que le Christ Jésus n'avait qu'une apparence et non une réalité humaine charnelle.
4. Ndlr: un texte parénétique est un texte qui a pour objectif une exhortation morale.
5. Chr. LUXENBERG, *Die syro-aramäische Lesart des Koran. Ein Beitrag zur Entschlüsselung der Koransprache*, Berlin (2000) 2004².

gens parfois pas très sérieux qui se prennent pour des experts et qui sont venus rejoindre ce qu'on appelle la « Luxenberger » ou « Saarbrücker Gruppe » (étant donné que c'est à Sarrebruck qu'ils travaillent et se réunissent). De cette manière, des théories farfelues côtoient les résultats sérieux d'analyses philologiques. Selon Luxenberg, il se trouve dans le Coran un grand nombre de mots et d'expressions d'origine syriaque. Il ne s'agit pas seulement d'emprunts, mais également de phrases entières, ce qui indiquerait que des parties du Coran ont été traduites ou adaptées à partir du syriaque. On peut en déduire que l'entourage du Prophète a été bilingue et s'enracine dans une tradition syriaque et chrétienne, plus encore qu'on ne le croyait jusqu'à présent. Ainsi, Luxenberg a montré qu'on ne parvient pas à comprendre un grand nombre de versets du Coran aussi longtemps qu'on n'en a pas découvert les arrière-fonds syriaques.
Un bel excellent exemple de sa méthode est son analyse de la *Sourate* 108. Traduite littéralement elle semble complètement incompréhensible, voire absurde :

> *Nous t'avons donné l'abondance.*
> *Prie donc en l'honneur de Ton Seigneur et sacrifie !*
> *En vérité, celui qui te hait se trouve être le déshérité*
> (traduction de Régis Blachère).

Luxenberg a établi un rapport entre ce texte et la version syriaque de la *Première Épître de Pierre* (5 : 8-10) :

> *Soyez prudents et vigilants. (...) Résistez-lui , fermes dans la foi. Le Dieu de toute grâce, qui vous a appelés dans le Christ après un moment de souffrance à la gloire éternelle, vous rétablira, vous affermira, vous fortifiera, vous rendra inébranlables.*

Ce texte, qui apparaît dans le bréviaire comme lecture pendant les Complies, est également entré dans la liturgie syriaque. Le Coran semble offrir une adaptation liturgique analogue de la même péricope. La traduction devrait donc être selon Luxenberg:

> *Nous t'avons donné [la vertu] de la persévérance ;*
> *prie donc ton Seigneur et persiste [dans la prière] ;*
> *ton adversaire [Satan] est [alors] le vaincu .*

Il est vrai que l'historique de la rédaction du Coran à partir de ses modèles chrétiens n'est pas toujours très claire, le texte ayant été remanié pour le rendre conforme à la grammaire arabe. Certes, la recherche devra encore à maints endroits corriger et développer certaines analyses de Luxenberg, mais la thèse

6. C'est-à-dire « au diable ».
7. Voir Luxenberg. Cf. Cl. GILLIOT, *Le Coran, fruit d'un travail collectif?* dans D. DE SMET, G. DE CALLATAY & J.M.F. VAN REETH (edd.), *Al-Kitāb. La sacralité du texte dans le monde de l'Islam*, p. 221. La traduction est celle de Gilliot.

de base nous semble être acquise : derrière le Coran, il y a un arrière-fond littéraire syriaque. Pour bien saisir le sens profond et original d'un grand nombre de textes coraniques, il faut en retrouver la source chrétienne, syriaque, sous-jacente. La thèse confirme d'ailleurs ce que nous avons dit sur la fonction originale du Coran.

Prière musulmane et bréviaire chrétien

Une série d'études actuelles du Coran tentent d'identifier ces antécédents syriaques, tout en essayant de déterminer leur fonction dans la communauté musulmane naissante. Nous voudrions, en guise de conclusion, citer un exemple pour illustrer cette démarche : la *Sourate* de la *Fâtiha* par laquelle s'ouvre le Coran et qui chez les musulmans joue un rôle que l'on peut comparer avec le *Notre Père* chez nous :

Gloire à Dieu, Seigneur de l'univers,
le Clément, le Miséricordieux,
Maître du Jour de la rétribution.
C'est Toi que nous adorons et c'est Toi dont nous implorons secours.
Guide-nous dans le droit chemin,
le chemin de ceux que Tu as comblés de faveurs, non pas de ceux qui ont encouru Ta colère, ni des égarés.

Une toute petite correction textuelle (d'une seule lettre – faute qui facilement a pu naître tout au début de la transmission du texte), suffit pour reconnaître dans la première phrase le premier verset du *Gloria* (= *Évangile selon St. Luc* II : 14), texte bien connu dans la liturgie chrétienne. Dans les Églises orientales, cette prière, appelée la *Grande Doxologie*, faisait déjà partie du bréviaire, comme invocation d'ouverture, en Égypte à partir du 3e /4e siècle. Comme il est d'usage dans les bréviaires, la mention du premier verset indique qu'il ne faut pas réciter seulement le début, mais bien toute la prière du *Gloria*. Il en va de même quand nous disons « prions le *Notre Père* » : on n'indique par là non seulement ces deux paroles « Notre Père », mais la prière tout entière qui commence par ces mots. Ce qui suit dans les versets 2 et 3 est un ajout de la communauté de Mohammed : une invocation ayant trait à leur attente de la fin du monde.

Le verset 4 est (comme dans l'Église latine) le verset du *Psaume* 69 : 2 qui est souvent cité pour ouvrir chaque prière du bréviaire :

Dieu, viens à mon aide
Seigneur, viens vite à notre secours !

Suit une adaptation assez libre d'*Isaïe* 35, verset 8, plus ou moins contaminée par *Malachie* 3: 1. J'ai essayé de démontrer dans la revue *Arabica* (2006), que la même combinaison d'*Isaïe* et de *Malachie* 3 apparaît dans un texte des Évangiles (Matthieu 11: 5-6 et Luc 7: 21-22), qui est récité pendant le 2e (maintenant le 3e dimanche) de l'Avent. La fin de la première *Sourate* n'est donc autre que la lecture pour ce jour précis. Ainsi la *Sourate* conserve une partie de la prière du bréviaire de l'Église syrienne en version arabe ! Nous devons donc traduire le texte comme suit:

Gloire à Dieu dans les hauteurs
le Clément, le Miséricordieux,
Maître du Jour de la rétribution.
C'est Toi que nous adorons et c'est Toi dont nous implorons secours.
Guide-nous dans le droit chemin,
un chemin pour ceux qui ont reçu Tes grâces,
non pas de ceux qui sont anéantis ou qui s'égarent.

Ainsi, les 5 prières quotidiennes régulières de l'Islam sont de manière presque certaine la continuation de l'ancienne prière chrétienne du bréviaire.

La grande proximité de l'Islam des origines et du christianisme oriental : une opportunité pour le dialogue ?

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : le texte du Coran cache encore un grand nombre de problèmes irrésolus et on peut s'attendre à beaucoup de découvertes dans les années à venir. On a de plus en plus l'impression que l'Islam a pris ses origines dans le monde chrétien oriental, syriaque avant tout. Graduellement, la communauté de Mohammed s'est développée en une communauté à part entière, une nouvelle religion, dès que les fidèles ne comprenaient plus exactement le sens original d'un grand nombre de textes, ce qui explique en même temps pourquoi beaucoup de passages coraniques sont devenus tellement obscurs pour nous.

Le résultat de toutes ces découvertes ne doit pas nécessairement être menaçant ou négatif pour l'Islam. À condition que les musulmans acceptent qu'une partie importante de leur tradition est liée à celle des chrétiens et trouve son origine dans un contexte chrétien, des perspectives inattendues pourraient même s'ouvrir pour un dialogue interconfessionnel nouveau et constructif. Musulmans et chrétiens pourraient s'avérer beaucoup plus proches l'un de l'autre qu'on ne les pense généralement. On voit d'autre part combien le christianisme syrien occupe une place centrale dans le développement de l'Islam et est incontournable pour une bonne compréhension des cultures et des religions du Moyen-Orient. Le christianisme syriaque n'est pas un phénomène marginal ou un simple intermède ; son rôle a été capital dans l'héritage intellectuel et religieux de la culture arabe et, comme facteur de liaison entre les grandes religions abrahamiques mondiales, peut-être du monde entier.

Jan M.F. Van Reeth

Lu pour vous

Dieu des chrétiens, Dieu des musulmans. Des repères pour comprendre, par **François Jourdan**, préface de Rémi Brague, Paris, éd. de l'Œuvre, 2007 (2008²), 208 pp., 15 €. ISBN : 978-2-35631-002-6.

Enseignant à l'Institut catholique de Paris, l'auteur entend mettre en garde contre une approche naïve ou ambiguë du dialogue islamo-chrétien. Trop souvent, celui-ci se gargarise d'idées généreuses mais fausses, sans aborder de front les fondamentaux de la religion musulmane. On se berce d'illusion en se figurant comme interlocuteur un islam imaginaire et « si proche », tel qu'on voudrait qu'il soit, non tel qu'il est vraiment.

Le P. Jourdan s'en prend d'emblée à des poncifs éculés qui, selon lui, sont facteurs de confusion : avons-nous vraiment le « même » Dieu ? Qu'a le Jésus de l'islam en commun avec le Jésus des chrétiens ? Judaïsme, christianisme et islam sont-ils les « trois monothéismes abrahamiques », les « trois religions du Livre » ? Un chrétien peut-il reconnaître en Mohammed un prophète et dans le Coran « une » parole de Dieu ? Très informé, l'auteur montre, à juste titre, l'indigence des raccourcis théologiques avec lesquels on répond parfois à ces questions. Entre l'islam et le christianisme, il y a d'irréductibles divergences d'approche du mystère de Dieu, de la Révélation, du Salut. Puis, c'est à une série d'affirmations à ses yeux lénifiantes que s'attaque l'auteur. Ainsi, ne serait qu'un leurre la prétendue tolérance de la civilisation islamique. Mensonge de dire que le *jihâd* n'est pas avant tout la « guerre sainte ». Illusoire de penser que le cœur de l'islam serait le mysticisme soufi. Quant à estimer que l'islam serait fondamentalement compatible avec la modernité, la science et la laïcité, et qu'il s'y accordera tôt ou tard… rêverie !

Ayant ainsi pourfendu ce qu'il considère manifestement comme des miroirs aux alouettes, F. Jourdan développe les « cohérences fondamentales » de l'islam et du christianisme : exercice de théologie comparée, où il s'efforce à vrai dire surtout de distinguer ce qui sépare que de souligner ce qui rapproche.

L'auteur est convaincu que seuls le rejet de toute complaisance stratégique et la perception honnête de leurs différences donnent aux religions de vraiment cheminer et converser ensemble. Qui en douterait ? Maintes ambiguïtés dénoncées méritent de l'être. Les artisans du dialogue en sont d'ailleurs conscients depuis longtemps. En vérité, F. Jourdan enfonce souvent des portes ouvertes. Mais ce qui met mal à l'aise dans ce livre, c'est qu'il semble incapable de poser sur l'islam un regard qui aille au-delà de la théologie ou de l'exégèse. Il n'envisage de l'islam que le dogme, presque rien de la *praxis* et de l'*ethos*. Or l'islam, pas plus que le christianisme, ne peut être réduit à un corps de doctrine. Fonder la coexistence avec les musulmans sur la seule prise en compte, si ouverte soit-elle, de nos différences, n'est-ce pas s'interdire d'aller à la rencontre de la vie intérieure, de l'expérience spirituelle de l'autre ?

Ce livre fourmille d'observations justes sur le fond. Je regrette toutefois qu'il lui manque une dimension essentielle : celle du cœur. Un proverbe arabe dit : « On n'est ennemi que de celui qu'on ignore ». Mais on ne peut pas pour autant être ami de celui qu'on connaît bien, si on a décidé d'emblée de ne l'approcher que comme un objet de connaissance désincarné ou comme l'instance d'une altérité abstraite.

Christian Cannuyer

Amoureux de l'Islam, croyant en Jésus, par **Paolo Dall'Oglio**, avec la collaboration d'Églantine Gabaix-Hialé, préface de Régis Debray, Paris, éd. de l'Atelier, 192 pp., 18 €. ISBN : 978-2-7082-4044-5.

C'est au contraire la dimension du cœur qui marque de son empreinte tout le livre de notre ami P. D'all'Oglio, fondateur du monastère Mar Mousa de Nabk, en Syrie, que les pèlerins de Solidarité-Orient ont visité à Pâques 2009. Le P. Paolo eût voulu appeler son livre « Islamophilie », par allusion à l'islamophobie, ce rejet et cette peur irraisonnée de l'islam qui ne cessent de croître en importance. Le titre finalement choisi ferait volontiers crier – comme l'écrit si bien Régis Debray dans sa préface – à de la provocation ou à une immense naïveté, s'il n'était issu de la plume du P. Dall'Oglio, ce « chrétien devenu arabe » parmi les « arabes chrétiens » pour vivre avec une absolue authenticité la réalité d'une Église de l'Islam. Car, reprenant cette expression étonnante, « Église de l'Islam », à l'actuel patriarche grec melkite catholique Grégoire III Laham, le P. Paolo revendique pleinement sa double appartenance à l'Église du Christ et à l'Islam. Revendication qu'il a inscrite en filigrane dans la règle de son monastère et qui n'a pas manqué de susciter des interrogations perplexes, voire des attitudes de rejet, des accusations de trahison. À l'opposé du livre de F. Jourdan – qu'il évoque à plusieurs reprises et dont il se démarque, non sans ajouter que c'est aussi la diversité des points de vue qui fait que l'Église est magnifique ! –, Dall'Oglio accueille comme mystère de foi authentique la révélation adamique et abrahmique dans le Coran, le pôle christologique de celui-ci et la sincérité de la prophétie muhammadienne. Le prophétisme eschatologique de Muhammad s'inscrit dans le dévoilement final du sens que l'Église porte en plénitude dans sa foi en la Résurrection du Seigneur. Cette conjonction mystérieuse ne peut s'appréhender par le truchement d'un comparatisme théologique trop conceptualisé ; elle ne peut s'éprouver que par l'herméneutique de l'amour. Comme les chrétiens d'Orient l'ont fait tout au long de leur histoire en terre d'islam, le P. Dall'Oglio vit à Mar Moussa le « sacrement du voisinage » qui fonde la communion des chrétiens et des musulmans. Le mystère de la prière musulmane est entré dans la propre vie de prière du P. Paolo, un soir de l'été 1978, dans la mosquée de Bosra. Expérience immense qu'il décrit dans deux très belles pages (pp. 31-32) et qui lui donne d'oser le paradoxe de se dire « amoureux de l'Islam », sans rien laisser de sa foi au Christ, Unique sauveur et Dieu parmi les hommes, et en l'Église.

Un livre difficile, car la pensée y est toujours dense, souvent inattendue, paradoxale ou provocatrice. Nous devrons y revenir plus longuement que les pauvres lignes de ce compte rendu trop à l'étroit. Un livre extraordinairement beau et puissant, où s'épanouit une théologie de l'interspiritualité non pas discursive mais mystique. Dans l'amitié des Églises d'Orient, l'islamophilie du P. Dall'Oglio invite chrétiens et musulmans à œuvrer ensemble à l'avènement du Royaume auquel les convoque l'Esprit de Dieu.

Christian Cannuyer

Islam en Occident. Les enjeux de la cohabitation, par **Samir Khalil Samir**, entretiens avec Line Pillet, Saint-Maurice (Suisse), éd. St-Augustin, 2009, 240 pp., 13 €. ISBN: 978-2-88011-436-7.

Par rapport aux deux auteurs précédents, je dirais que comme eux, le P. Samir s.j., professeur à l'Université St-Joseph de Beyrouth, connaît très bien l'Islam. Et de l'intérieur, puisqu'il est arabophone et égyptien. Comme le P. D'all'Oglio, il aime les musulmans et leur foi intensément vécue. Il l'illustre par plusieurs anecdotes touchantes et vraies. Et comme le P. Jourdan, il entend aborder l'islam avec lucidité, et avec la fermeté d'un chrétien attaché sans compromission possible aux valeurs de l'Évangile et aux droits de l'homme, qui en sont les héritiers. Ce petit livre, destiné aux Occidentaux qui cherchent à savoir comment vivre avec l'islam désormais partie intégrante de la maison Europe, se présente comme un manuel pratique de convivialité. Le P. Samir ne s'embarrasse pas de détours. Il dit les choses sereinement et clairement, comme il les pense et les vit.

Les communautés musulmanes peuvent-elles s'intégrer dans une Europe sécularisée ou finiront-elles pas islamiser celle-ci ? Comment, en respectant la tolérance qui nous est chère, gérer en nos murs une religion peu réceptive à nos valeurs de laïcité, de liberté, de citoyenneté ? La règle d'or est simple, affirme le P. Samir. Dans l'ordre public, les musulmans d'Europe doivent faire comme tout le monde, se conformer au mode de vie des pays d'accueil. Dans l'ordre privé, qu'on les laisse se conduire comme ils l'entendent, dès lors qu'ils ne contreviennent pas à des normes fondamentales du droit local. Et de donner une série d'exemples très concrets. Ainsi, il n'y a pas de raison, lorsqu'on reçoit des musulmans, de s'abstenir de présenter du vin ou du porc à table, de crainte de les offusquer, pour autant que soit prévue une alternative à leur intention. Bref, il faut respecter le musulman mais se respecter d'abord soi-même. Le P. Samir montre que, sur base d'une connaissance des réalités de la pratique musulmane – non des traductions radicales qu'en fait l'islamisme –, on peut toujours, avec rien que du bon sens, concilier le droit absolu de nos sociétés à faire prévaloir leur cadre juridico-social et le droit des musulmans à être fidèles à leurs traditions religieuses. S'il y a conflit, celles-ci doivent cependant toujours s'incliner. L'auteur dénonce le fanatisme de certains imams, de professeurs de religion musulmane ou de convertis qui distillent un islam radical, ennemi juré de la modernité et de la laïcité. Ces prophètes de la haine de l'Occident doivent être sévèrement contrôlés et empêchés de nuire. Car l'intégration des musulmans d'Europe passe par l'éducation de leurs jeunes générations à un islam moderne, accordé aux valeurs de liberté, d'égalité et de citoyenneté qui sont désormais des universaux non négociables.

Le P. Samir souligne le rôle particulier des chrétiens dans le processus d'intégration des musulmans européens. « Ils sont un peu comme leurs grands frères… Ils ont vécu tout le processus de la laïcité, de la sécularisation… Ils peuvent les aider à trouver un chemin dans une société laïque, un chemin valable également pour le croyant musulman. Celui-ci se trouve souvent face à un dilemme : ou il doit renoncer à sa foi et à la culture de ses ancêtres, ou il doit rejeter la société occidentale comme telle. Or c'est un faux dilemme. Il doit seulement apprendre à harmoniser les deux…». Le P. Samir aurait pu ajouter, s'est-il privé de le faire par pudeur ?, que c'est la démarche adoptée depuis longtemps par les chrétiens du monde arabe, tant dans leur terres natales, au milieu de l'islam, qu'en diaspora.

Christian Cannuyer